

Figaro Magazine

15/04



La chronique théâtre
de Philippe Tesson

Un cri désespéré

Place des Héros

De Thomas Bernhard, mise en scène
d'Arthur Nauzyciel, avec C. Samie,
F. Chattot, C. Fersen, T. Hancisse,
J. Dautremay. Théâtre de la Comédie-
Française (08.25.10.16.80).

Thomas Bernhard avait sa place à la Comédie-Française, et parmi son œuvre *Place des Héros* plus que toute autre pièce. On se réjouit d'autant plus de l'entrée de l'auteur autrichien dans notre théâtre national qu'elle nous vaut un spectacle de grande qualité. On le doit à Arthur Nauzyciel qui n'a tiré le texte de Bernhard vers aucune des provocations, aucun des excès auxquels celui-ci offre prétexte : ni le pathos imprecateur, ni la caricature sociale, ni la morbidité. Il y a une grande théâtralité dans cette pièce. Elle est de nature, pourrait-on dire. Elle se suffit à elle-même. On est reconnaissant au metteur en scène de l'avoir respectée sans en rajouter. Tout juste lui reprochera-t-on d'avoir cédé au troisième acte à une légère tentation esthétisante. La spectaculaire entrée de la vieille madame Schuster dans les bras de son fils est assurément d'un très bel effet décoratif, mais elle n'est pas exactement dans l'esprit de la pièce ni dans la tonalité générale de la mise en scène.

Nauzyciel a en effet parfaitement compris ce qu'était *Place des Héros* : non pas un pamphlet mais un cri désespéré, non pas la ratiocination d'un vieux fou obsessionnel

et méchant mais un *De profundis*, le chant crépusculaire d'un homme au bord de la mort venu une dernière fois pleurer sur un monde fini, qui est le nôtre, judéo-chrétien, dont l'Autriche n'est que l'image micro-cosmique et caricaturale. Plus le message de Bernhard est proféré avec sobriété, plus juste apparaît son sens. C'est cette simplicité qu'on a aimée ici, cette absence d'effets. Elle domine le deuxième acte. L'imprecation se fait douce et solennelle en même temps, épouse les courbes d'une parole très musicale et par la grâce d'une voix profonde, celle de l'acteur François Chattot, absolument remarquable, elle devient litanie poétique. Il est habituel que Thomas Bernhard ici ou là amuse, ou distraie, ou donne envie à l'acteur de bouffonner, ou de grossir le trait, il est fréquent que l'on retienne principalement de lui l'invective et il est vrai qu'il s'y prête. Or ici rien ne déroge jamais à la gravité, sans que pour autant la satire en souffre. La puissance de la parole du poète s'en trouve accrue. Le travail du metteur en scène et des acteurs est superbe.

Quelques semaines après la création à Vienne de la pièce, en 1988, prétexte à un scandale retentissant, Thomas Bernhard mourut. L'image de son fantôme ne parvient pas à nous quitter durant les trois heures que dure la sombre et forte représentation de cette déchirante tragi-comédie dont il semble qu'elle fut écrite par un homme déjà mort. ■

Le merveilleux chant crépusculaire d'un homme au bord de la mort.

